

Déferlantes et érosion d'espaces de soin

Ariane d'Hoop¹

« Chaque vague se soulevait en s'approchant du rivage, prenait forme, se brisait, et trainait sur le sable un mince voile d'écume blanche. La houle s'arrêtait, puis s'éloignait de nouveau, avec le soupir d'un dormeur dont le souffle va et vient sans qu'il n'en ait conscience. »

Virginia Woolf, *Les vagues* (1931)

Toute institution comprend dans son dispositif des lieux aménagés pour son exercice. La culture a ses scènes et ses musées. L'enseignement a ses écoles et auditoriums. La justice a ses tribunaux, et le système pénal ses prisons. La politique a ses parlements, l'administration ses couloirs de bureaux, et la science ses laboratoires. La religion dispose de ses églises. La médecine s'exerce dans ses hôpitaux et la psychiatrie se pratique dans leurs unités de soin – ou leurs alternatives.

Ces espaces institutionnels sont traversés par une même dimension. Outre les objectifs auxquels ils correspondent, ils sont tous aménagés pour répondre à une pratique qui soit collective, impliquant des manières d'interagir au sein d'un groupe. Ces aménagements évoluent au fil du temps, marquent des ajustements au regard des évolutions de la pratique.

Le champ de la psychiatrie a connu de fameuses mutations suite aux remises en cause du dispositif asilaire et du pouvoir médical. Le mouvement de désinstitutionnalisation est toujours l'objet de réformes et de questionnements. Quelques-uns de ces débats touchent par exemple à l'emprise du savoir psychiatrique (nosographique) et de l'hôpital, encore centrale dans les circuits de soins ; au maintien de techniques de contention (chimiques ou physiques) ; à la différence qualitative de traitement entre des espaces destinés aux patients « réhabilitables » et d'autres, réservés aux « chronifiés » ; ou encore, au manque d'espaces d'accueil adéquats pour des patients qui, de fait, se retrouvent à la rue. Bref, les motifs qui continuent à nourrir la critique des institutions psychiatriques sont multiples.

Il y a pourtant certaines spécificités du lieu de soin qui ont émergé lors de la mise en place d'alternatives à l'hospitalisation. Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis les critiques des années cinquante et soixante, et une certaine maturité acquise par l'expérience s'est stabilisée depuis. Il y aurait là un pari, celui de la reprise de ces spécificités aujourd'hui. Les descriptions proposées ci-dessous visent à mettre en évidence ces espaces aménagés pour une certaine « vie collective », à la recherche d'autres interactions sociales dans l'institution. Elles parient sur la transformation d'un champ institutionnel qui n'aurait pas perdu toute son

¹ Scénographe, doctorante en architecture (ULB) et en anthropologie (UvA), aspirante F.R.S.-FNRS. Je remercie Grégory d'Hoop et particulièrement Pauline Lefebvre pour leurs relectures avisées.

² Les communautés thérapeutiques ont été initiées par Maxwell Jones, lors de la seconde guerre mondiale, au Northfield Hospital (Londres). Elles se sont ensuite développées selon deux tendances: l'une plus

actualité. En parcourant deux histoires, je voudrais dégager une même ligne transversale qui les parcourt à différentes échelles. Cette ligne semble offrir une piste potentielle pour reprendre la question du lieu institutionnel, lorsque celui-ci s'échappe des schémas disciplinaires. Ces deux histoires ont en commun un héritage particulier, celui des communautés thérapeutiques anglo-saxonnes². La clé de ce soin communautaire tient dans l'attention particulière aux relations et à la communication au sein du groupe, prises en tant qu'outil thérapeutique. Si d'autres ont commencé à détricoter ces institutions avant nous, par quels fils les reprendre ?

*

« La vie collective, conçue selon des schémas rigides, selon une ritualisation du quotidien, une hiérarchisation réglée une fois pour toutes des responsabilités, bref, la vie collective sérialisée peut devenir d'une tristesse désespérante aussi bien pour les malades que pour les soignants. Il est surprenant de constater qu'avec les mêmes "notes" microsociologiques on peut composer une tout autre musique institutionnelle. (...) Il y a là comme un traitement baroque de l'institution toujours à la recherche de nouveaux thèmes et variations, pour conférer son cachet de singularité - c'est-à-dire de finitude et d'authenticité - aux moindres gestes, aux moindres rencontres qui adviennent dans un tel contexte.³ »

Histoire I. Une légère érosion

L'usage polyphonique du lieu

Ce qui suit est une brève visite d'un centre de jour pour adolescents, dans un quartier urbain de Bruxelles⁴. Il faut d'abord repérer le bâtiment dans la rue. *« Ce qui me vient, c'est que c'est une maison. Ça ne se voit pas que c'est un centre de l'extérieur. Il n'y a*

² Les communautés thérapeutiques ont été initiées par Maxwell Jones, lors de la seconde guerre mondiale, au Northfield Hospital (Londres). Elles se sont ensuite développées selon deux tendances: l'une plus psychanalytique, et l'autre plus portée sur la dimension sociale de son fonctionnement. Leur diffusion en Europe a interféré avec d'autres mouvements, tels que la psychothérapie institutionnelle française ou les expériences italiennes de Basaglia à Gorizia et à Trieste. Leur nombre se réduisit à partir des années nonante, mais conclure sur leur déclin reste incertain à ce jour – en témoignent les membres affiliés aux diverses associations actuelles (telles que the European Federation of Therapeutic Communities, EFTC ; the World Federation of Therapeutic Communities, WFTC ; The Consortium for Therapeutic Communities, TCTC ; ou Therapeutic Communities of America, TCA). Pour ce qui est de leurs espaces, les communautés thérapeutiques ont aussi porté un mouvement de sortie du site hospitalier. En 1976, la moitié des membres de l'*Association of Therapeutic Communities* (fondée en 1972) étaient situés hors d'un hôpital. Clark, D.H. "The Therapeutic Community." *The British Journal of Psychiatry* 131 (1977): p. 553–64. Voir aussi Fussinger, Catherine. "Éléments pour une histoire de La communauté thérapeutique dans la psychiatrie occidentale de la seconde moitié du 20e siècle." *Gesnerus* 67, no. 2 (2010): p.217–40.

³ Guattari, Félix, *De Léros à La Borde*. Nouvelles Editions Lignes, 2012 (1989-90) : pp. 66-67.

⁴ Cette description est extraite d'une enquête ethnographique menée dans ce centre sur une période de deux ans (juin 2013 – septembre 2015). Je remercie vivement toute l'équipe et les jeunes pour leur accueil parmi eux et pour les nombreux apprentissages qu'ils m'ont transmis.

*pas de plaque.*⁵ » [Fig. 1] Et il n'y a pas non plus de bureau d'accueil ; traversez le hall et vous arriverez très vite dans plusieurs espaces de vie. Rien ne vous indique où vous devez aller, mais vous trouverez quelques personnes qui discutent au salon, y écoutent de la musique. D'autres sont installés aux coins de table dans la salle à manger, ou sur les bancs de la cour, près de la cuisinière qui entame les préparatifs du repas. Les présentations avec l'un et l'autre seront probablement entrecoupées par de nouvelles irrptions. Quelqu'un dévale les escaliers en demandant si on n'a pas vu untel. Un conflit est sur le point d'éclater à la « salle PC » du premier. La sonnette retentit, c'est le livreur ! Et ainsi de suite. La disposition des lieux est organisée autour de ces espaces de vie ; lorsqu'on y pénètre, on est vite « pris » par l'ambiance particulière qui y règne. Au premier et au deuxième étages, les bureaux des soignants, de consultation et une infirmerie ont été aménagés sans effacer le caractère domestique du bâtiment. Le vestibule, le plancher qui craque, les cheminées sur lesquelles on a posé quelques objets, les moulures, les encadrements et recoins font partie de cet environnement qui évoque peu les couloirs aseptisés de l'hôpital.



[Fig. 1] Le centre vu de la rue

Regardons de plus près ce qui s'y trame au jour le jour, pour ses occupants, soit les quinze à vingt adolescents qui y sont accueillis par autant de soignants⁶. Lors d'entretiens avec les jeunes, les descriptions de leurs journées font peu de place aux moments « cadrés » (ateliers, activités, réunions d'accueil et communautaires, entretiens psy), qui ne se déroulent pas dans le lieu, ou pas dans ses espaces partagés par tous, mais sont vecteurs d'allées et venues dans la maison ou vers l'extérieur. Ils détaillent plutôt ce qu'ils font de leur temps libre, lors de

⁵ Entretien avec une sociothérapeute-éducatrice, 17/10/13.

⁶ La plupart de ces jeunes sont en décrochage scolaire et ont été adressés par des professionnels des champs de la santé mentale et psychiatrique. Une petite partie d'entre eux sont envoyés par le secteur de la justice et de l'aide à la jeunesse. Environ la moitié d'entre eux sortent d'une hospitalisation lors de leur arrivée dans ce centre de jour.

moments informels qui se déploient en grande partie dans des espaces communs⁷. Les soignants appellent cet espace-temps « le communautaire ».

Les jeunes pointent alors deux attraits qui animent leurs usages du lieu pendant ces temps communautaires. *Primo*, les environnements sensoriels des différents endroits (l'odeur des frites, le confort des canapés, les sons – que ce soit la musique, le bruit ou le calme –, le soleil dans la cour, etc.), ainsi que les objets qui invitent à s'y asseoir, à parler, à jouer au pingpong, à surfer sur le net, à écouter, à se reposer, etc. *Secundo*, l'usage des jeunes est aussi attisé par les interactions avec d'autres, soit de suivre ou de guider quelqu'un selon ses affinités – ou au contraire de s'en écarter. La plupart des jeunes présents au centre sont « pris » dans cette dynamique interactionnelle, faite de rencontres intersubjectives avec ses connivences et ses froissements⁸. Ces deux attraits – choix des espaces selon ce qu'on y sent et fait, et selon avec qui on y est – tracent des variations d'usage au quotidien. C'est d'ailleurs aussi dans ce sens que les jeunes comparent ces journées-ci à celles passées à l'école : ici il y a beaucoup plus de liberté, de latitude pour pouvoir décider, non pas seulement jour après jour, mais aussi moment après moment, où on veut aller selon *ce qui s'y passe*, et selon *comment on se sent* dans l'entourage où cela se passe.

Cette latitude n'est évidemment pas sans lien avec la pratique des soignants et leur usage de ce lieu, légèrement décalé de celui des jeunes. Les adultes prennent part à ces variations, les accueillent et les encadrent, pour que chacun puisse trouver sa place dans le groupe. Leur présence dans le « communautaire » est faite d'ajustements : s'installer avec les jeunes afin que « *tu les découvres, tu les rencontres au-delà des ateliers à médiation thérapeutique* » ; ou « *quand je sens qu'ils sont excités, qu'ils ont besoin de cadre, qu'il y a beaucoup de bruit, alors je me mets avec eux pour montrer qu'on est là* » ; mais aussi, « *par exemple hier je voulais m'installer au salon, et je voyais que des stagiaires étaient déjà là. Chacun était occupé à discuter avec un jeune donc je n'y vais pas, pour ne pas surcharger de présence* » ; ou encore, simplement, « *là où il y a de la vie, je passe. Je passe voir là où il y a du monde. Je passe voir comment ça se passe !* »⁹. Rencontrer dans l'informel, encadrer des débordements, mesurer la charge de présences, rejoindre « là où ça se passe » – ces quelques ajustements témoignent qu'il ne s'agit pas, pour les soignants, d'être excessivement permissifs envers les jeunes, mais de moduler leur présence et leur attitude, d'y faire jouer une sensibilité plus personnelle, pour garantir une dynamique de groupe *et* ses variations possibles.

Les mises en présence de chacun dans cette dynamique de rencontre contrastent radicalement avec les corps apathiques dont témoignent les images asilaires. Les « notes microsociologiques » que l'on joue dans ce centre sont bien plus instables et variables que les rapports humains hiérarchisés remis en cause lors de la création de cette institution. Ces petites notes posent la question de leur voie de conséquence : peuvent-elles s'épaissir et pendre du poids dans le dispositif institutionnel ?

⁷ Entretiens menés avec onze jeunes du centre en octobre 2013.

⁸ Seuls quelques-uns, souvent ceux pris en charge depuis plus d'un an, y trouvent moins cet attrait social. Ils restent immobiles ou circulent en errance dans le lieu. Ceci pose la question de la persistance, pour une même personne, de cette dynamique à plus long terme, et surtout des réponses de l'équipe pour pouvoir les accueillir différemment avec ces difficultés d'« accroche », ou de pouvoir *bien* s'en séparer sur ce constat de « décrochage ».

⁹ Extraits d'entretiens menés avec sept soignants en juin et en octobre 2013.

Esquisse d'une communauté par « vagues »

« Bon, en fait, comment t'expliquer ça ? Je vais appeler ça des « vagues ». Il y a un nouveau groupe qui se forme, qui va utiliser d'autres espaces, et ça fait comme des vagues. Le groupe qui était là quand je suis arrivé, c'était un groupe qui restait souvent assis. Ou on allait à la salle PC. C'était souvent ce qu'on faisait. Et puis il y a eu des jeunes qui sont arrivés et qui voulaient jouer au pingpong, alors on restait plus à cet endroit-là. Donc tu vois, chaque groupe va utiliser l'espace différemment. Mais il y en a toujours qui restent d'avant. (...) Quand on a repris les cours [à la rentrée scolaire], il y en a qui sont partis en masse, un bon groupe qui est parti. Il y en avait, parmi ceux qui sont arrivés, qui avaient du mal à communiquer avec le groupe dans lequel on se connaissait. Il fallait refaire un groupe. C'est un peu comme ça que ça change, par vagues.¹⁰ » Le motif des « vagues », proposé par ce jeune pour décrire les changements de la vie institutionnelle, mérite d'être approfondi dans plusieurs sens.

D'abord, si on prend l'image au sérieux, dans le sens physique, une vague n'est pas juste une ondulation, mais bien un mouvement de surface qui, sous l'effet du vent, se meut au point de s'ébranler, au point que les particules d'eau se défont des flots existants, s'enroulent puis retournent à la surface, rejoignent la houle ou s'évanouissent sur un rivage. Le mouvement se transmet par la matière, provoque un détachement d'une masse d'eau avant de se stabiliser et de recréer du mouvement, ou de s'évanouir¹¹. Pendant un moment, « quelque chose prend », mais ce quelque chose était déjà latent dans des jeux de force et de matière. « Mais il y en a toujours qui restent d'avant » précise ce jeune. Après ce moment, il n'est pas assuré que ce « quelque chose » se soit maintenu ou se soit estompé. Les « vagues » renvoient ici à l'affermissement d'une cohésion de groupe, à ses usages périodiques du lieu, à des reformatons d'habitudes fondues dans les précédentes au fil des rencontres. Et ces nouvelles vagues ne pourraient émerger sans les conditions, soulignées plus haut, qui laissent une large place aux variations quotidiennes. Les vagues sont des variations qui se consolident avant de varier à nouveau. Des thèmes *et* leurs variations.

Mais ces vagues ont suscité un deuxième sens, qui je crois peuvent préciser et enrichir le premier. Elles m'ont ramenée au roman éponyme de Virginia Woolf. Au fil de ce monologue à six voix, un groupe d'amis retracent leur vie de l'enfance à la maturité. En revenant sur des moments – voire des instants – vécus ensemble, ces personnages se racontent eux-mêmes et racontent les autres. Entre cette continuité de voix, des interludes dépeignent les états de la

¹⁰ Entretien avec un jeune présent depuis dix mois, 16/10/2013.

¹¹ C'est depuis 1961 que le phénomène physique des vagues fut modélisé, non plus comme une ondulation individuelle, mais comme une collection de vagues superposées, entraînées par des forces de différentes origines (Helmreich, 2014 : 270). A propos des vagues traduites en objet scientifique et anthropologique, et de l'usage de ce motif qui fait penser à travers différentes disciplines, voir le bel exposé de Helmreich, Stefan. 2014. "Waves. An Anthropology of Scientific Things. Transcript of the Lewis Henry Morgan Lecture Given on October 22, 2014." *HAU: Journal of Ethnographic Theory* 4 (3): 265–89. Je remercie vivement Else Vogel pour avoir attiré mon attention sur ce texte.

mer au fil d'une journée. Les descriptions minutieuses des vagues sont autant de marées qui font échos aux états des personnages au cours de leur vie. « (...) *et les rayons frémissent et les vagues nous enveloppent, apportent une marée de sensations nouvelles. Nous nous transformons.*¹²»

Cette proposition lyrique peut prolonger le sens des « vagues » évoquées à propos de la vie institutionnelle. Woolf offre une diversité d'images qui multiplient les résonances avec les états, les sensations souvent relationnelles, à travers lesquelles nous devenons jour après jour. Pour ne reprendre que quelques-unes de ses formulations : les flots qui balayent le rivage sont aussi l'éventail qui se promène sur la rive ; les ondulations, le dos de grands chevaux en marche ; l'enveloppement de la roche par la brume ; l'étoffe grise qui se raye ; la pulsation de vie furieuse, insensée ; les passions des profondeurs qui remontent à la surface ; les ombres, portées par le vent, qui courent sur la mer... La vague recule en chantant sur le gravier ; meurt perdue dans une crevasse aride ; soupire lorsqu'elle déferle ; se contracte et se dilate... Et j'en passe. Se laisser porter par les vagues.

Ces images *font sentir* ces états qui nous traversent, s'altèrent et nous transforment. Leur flux et reflux font importer l'évanescence de toute chose. Ce second sens de la vague ne laisse aucune place au fait purement anecdotique. Au contraire, il appelle à une reconnaissance de ces successions d'états sensibles, ou plutôt d'instantanés présents où le soi *se laisse affecter* par d'autres, par ces passages de vagues, quelle que soit leur ampleur, quelles que soient leurs teintes. Le motif des vagues n'est plus seulement celui d'une cohésion de groupe provisoire ; ce motif inclut aussi le tableau impressionniste d'une myriade de sensations changeantes qui s'y bousculent et la soutiennent.

Enfin, ce motif est devenu intéressant par la réaction qu'il a provoquée lors de sa réception parmi les soignants. Les « vagues » semblaient les relier aux jeunes. Ils y voyaient une justesse, l'éclaircissement d'une dimension de leur travail qui n'est pas facile à *dire* (et donc aussi à défendre) : cette dynamique fluide, ces changements par chevauchement, a revêtu pour eux le sens de ce qui « *fait vivre* » le lieu, pour eux qui y restent et voient les groupes passer, les habitudes changer. Les périodes se succèdent et se marquent dans le lieu. Ils évoquent alors la migration d'un « groupe de parole » d'un local à un autre, le renouvellement de l'affichage des œuvres ou de photos dans un album mural, le déplacement de la table de pingpong ou du kicker, la reconstruction collective de mobilier usé ou détruit, etc. À les entendre, ces vagues ne renvoient pas seulement à la prise de consistance d'un groupe et aux petites sensations altérantes qui y circulent ; elles s'impriment dans le lieu. Elles renvoient aussi à des *empreintes matérielles* qui s'y renouvellent.

Empreintes dans un espace

Pas de vagues sans érosion. Ces espaces ne sont pas seulement aménagés *pour* cette « vie collective » – pour favoriser les interactions quotidiennes et peu formalisées. Mais aussi *par*

¹² Woolf, Virginia. “Les Vagues” dans *Romans et Nouvelles*, Paris : Le livre de poche (1931, éd. 2010).

cette vie collective. Reste à savoir *par où ça passe* : qu'est-ce qui, dans cette pratique communautaire, impulserait des renouvellements d'aménagement de l'espace ? Surtout, grâce à quel dispositif cette concrétisation matérielle devient-elle possible ? Cette description aboutit à l'histoire d'une érosion dans un espace. Elle détaille le trajet d'une empreinte matérielle, partie émergée de la vie de groupe.

Au premier étage, parmi les autres locaux, la « salle PC » intrigue ; son usage est intensif – les quelques sièges à roulettes presque tous démolis en témoignent – et ses murs sont fraîchement repeints en deux couleurs distinctes [fig. 2]. On peut retracer son histoire, ou plus précisément ce qui a déclenché les modifications d'aménagement, en s'arrêtant sur les PV des « réunions communautaires » (R.C.). Ces réunions se tiennent une fois par semaine et réunissent tous les jeunes, le coordinateur, une psychologue, le médecin, et quelques travailleurs ou stagiaires (ce fonctionnement institutionnel établit que chaque fonction soit représentée). La réunion commence par un tour du cercle, où chacun peut mettre un ou plusieurs points qui lui importent à l'ordre du jour, quel que soit le sujet, du moment qu'il concerne un aspect de la vie institutionnelle – ce qui va de la question du sel au repas, jusqu'à la proposition d'un nouvel atelier. On peut alors retracer, dans les comptes rendus de ces réunions, les discussions qui ont été motrices des modifications de la salle PC. Elles se sont concentrées sur deux périodes, que je décrirai à l'aide de ces procès-verbaux et de témoignages *a posteriori*.



[Fig. 2] La salle PC

Une première vague émerge, au printemps 2011¹³, alors que les jeunes font une demande d'accès à de nouveaux ordinateurs. Très vite, dès l'arrivée de nouveaux PC, ils veulent mettre du son ; des baffles seront ajoutés. En septembre, des tensions jaillissent autour de ces baffles

¹³ Cette période est lisible dans les PV des R.C. du 10/05/2011, 17/05/2011, 26/07/2011, 13/09/2011, 20/09/2011.

et soulèvent la question de la cohabitation des surfeurs dans cet espace : est-il un endroit communautaire ou sert-il à se mettre en retrait ? Il y a débat sur la qualification de la salle PC, à propos des conditions de socialisation dans cet espace. La solution d'utiliser des écouteurs est envisagée, et génère une discussion sur la possibilité et la convenance « d'être dans sa bulle » dans cet endroit. L'équipe propose d'essayer, pour une période d'environ un mois, de permettre aux jeunes d'utiliser leur propre casque, ce qu'ils réévalueront par la suite. Deux ans plus tard (2013), quand j'arrive au centre, cette idée semble avoir fait son chemin : des écouteurs appartenant à l'institution peuvent être empruntés.

À ce moment-là, une seconde vague était passée par la « salle PC ». D'après les PV de R.C.¹⁴, cela se passait quelques mois plus tôt. Lors de cette période, un groupe de jeunes qui y « *restaient quasiment tout le temps* » émit à plusieurs reprises la proposition d'améliorer certains espaces qui leur étaient réservés. Quelques soignants définirent le cadre et en expérimentèrent ses limites : choisir les locaux, trouver un compromis pour le choix des couleurs, soutenir la motivation sur la durée, et prendre la mesure des difficultés concernant la concentration et l'aisance technique pour mener le projet à terme¹⁵. Le souvenir qu'ils en gardent ne fait pas fi de ces difficultés, mais ne perd pas le sens de ce trajet. Au final, le local bénéficia de petits changements : les tables furent disposées autrement et les murs repeints.

Le sens que prend le trajet de la salle PC pour les soignants tient à son émergence au départ d'une nébuleuse informelle. Des micro-variations relationnelles et habitudes provisoires se sont affirmées dans le groupe. Elles ont ensuite généré une préoccupation suffisamment sédimentée qui, une fois passée par les instances collectives de l'institution (R.C. et réunions d'équipe), a pu être réalisée avec le soutien des travailleurs. Le trajet de cet espace fut tenu à la fois par *ce qui se passe* dans un groupe, qui « prend » à partir d'interactions, d'affinités sensibles, peu perceptibles, la conscience qu'en ont les soignants et les jeunes, leur traduction en revendications, et les outils que l'institution se donne pour y répondre.

*

Si d'autres ont commencé à détricoter ces institutions avant nous, par quels fils les reprendre ? L'histoire de la salle PC, de ses empreintes de vagues, peut sembler dérisoire tant son échelle est locale et ses modifications minimales. Pour rendre compte de quelques-unes des spécificités de ces espaces, j'aurais pu revenir sur un changement plus conséquent : le remplacement, il y a huit ans, d'un atelier de création par un local de consultation psychologique et par une infirmerie. Ces modifications en sont bien sûr passées par de vifs débats, internes à l'équipe cette fois, sur la question de la différenciation des fonctions psy / non-psy, ainsi que sur l'incursion de la médication dans la prise en charge. Plutôt que de suivre cette ligne de tension encore bien vive pour les professionnels, j'ai préféré reprendre la description de cet espace par un autre bout, là

¹⁴ PV du 19/03/13.

¹⁵ De manière plus générale, il mérite de souligner que l'équipe soignante puisse, d'une part, compter sur un budget de fonctionnement pour pouvoir concrétiser rapidement le projet et, d'autre part, collaborer avec l'équipe de techniciens employée dans l'institution (par exemple pour le prêt de matériel, les conseils, ou une partie de la mise en œuvre).

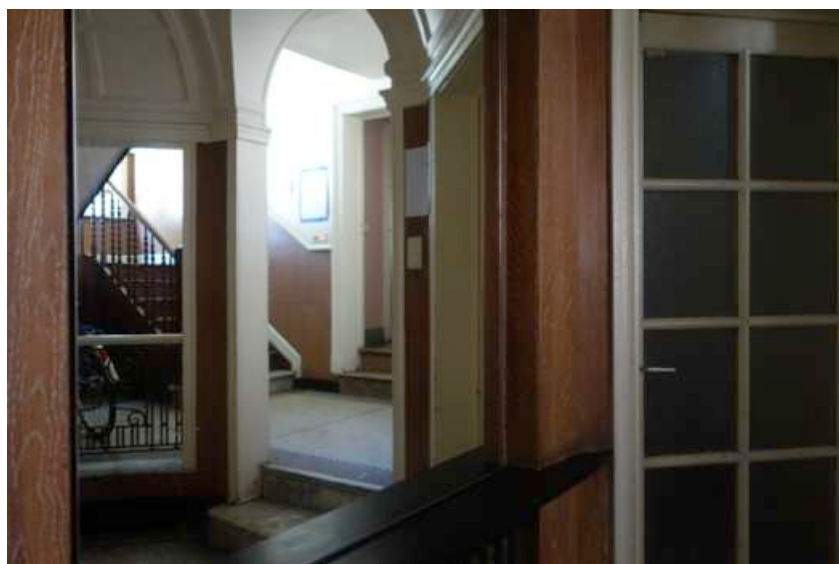
où l'institutionnalisation passe par une dynamique de vie collective et la prise en compte de ses variations. Décrire le lieu éprouvé par la vie de groupe comporte alors le risque de miser sur de toutes petites choses, et appelle à reconnaître que, même à cette échelle-là, ces choses peuvent importer. La reprise par ce bout-là pourrait aussi devenir un pari. En associant cette première histoire à une seconde, où l'on retrouve une ligne transversale dans un autre lieu, je voudrais donner du poids à cet héritage du soin communautaire qui peut (et, dans ce second cas, *doit*) prendre de l'importance.

Histoire II. Un nid pour des âmes semblables

Sur la *Vogelenzang* à Gand, l'entrée dans la Villa Voortman mène ici aussi à un vestibule. Celui-ci est de forme hexagonale et ne manque pas de cachet – avec son dôme sculpté, ses moulures, ses angles reflétés dans un miroir [fig. 3]. Arrivé au premier étage, on débouche sur des pièces de vie : un salon s'articule à une petite cuisine, une grande salle à manger, et une pièce indéfinie meublée d'une large table en bois. C'est là que l'on trouve, entre la cheminée, le piano, et un pan de mur couvert de photos, les deux fondateurs de ce lieu, Dirk et Johan. Notre rencontre-entretien sera pimentée par leur téléphone portable qui sonne à maintes reprises, par les passages de personnes pour un bref échange, par la musique qui retentit à l'étage du dessus¹⁶. Lorsqu'ils s'échappent soudainement pour « un problème technique », nous finissons notre café avec Piet, un bénévole qui encadre des ateliers philosophiques, poétiques et artistiques. Ici, les « visiteurs » (« bezoekers ») ou « hôtes » (« gasten »)¹⁷ viennent de leur plein gré dans cet « endroit de rencontre » (« ontmoetingplaats »), parce que « ça marche » nous précise-t-on. « *C'est votre première fois, votre premier jour ici ?* » nous demandent plusieurs d'entre eux. « *Et combien de temps allez-vous rester ?* ».

¹⁶ Morgane Brison accompagnait cette première visite-découverte. Je la remercie pour sa contribution à la traduction en français. Je remercie bien sûr aussi Dirk Bryssinck et Johan Vanderstraeten pour leur accueil et pour leur disponibilité. Cette description se base sur des visites-entretiens du 04/09/14, 16/09/14 et du 04/12/14.

¹⁷ Dirk et Johan traduisaient « gasten » par « invités ». Le dictionnaire donne plusieurs possibilités de traduction de « gast » ; le terme « hôte » semble plus approprié dans cette situation-ci, car par définition un hôte est celui qui accueille autant qu'ils reçoit l'hospitalité. Par la suite, j'utiliserai « hôte » au lieu de « visiteur » lorsque cet accueil mutuel mérite d'être souligné.



[Fig. 3] L'entrée de la Villa Voortman

Un dispositif en réponse à l'échec institutionnel

La Villa Voortman tente de remédier à un problème, que bien d'autres villes connaissent : l'exclusion de personnes touchées par le « double diagnostic » (psychose et addiction à la drogue et/ou l'alcool), la plupart sans-abris notamment suite aux échecs de programmes de réhabilitation¹⁸. Nos interlocuteurs nous parlent d'une « black list » répertoriant les personnes refusées dans les unités psychiatriques. La tentative d'un premier projet pilote¹⁹ s'est heurtée aux exigences d'évaluations requises pour les subventions. Il y a trois ans, la Villa Voortman est louée par un hôpital général aux autorités locales, pour une nouvelle tentative, cette fois hors du système psychiatrique²⁰. C'est une grande bâtisse du premier quart du vingtième siècle, initialement une habitation mêlée à une petite industrie, classée en tant que patrimoine immobilier²¹. L'ensemble comprend des pièces de vie, d'anciennes chambres à l'étage, plusieurs ateliers dans les parties attenantes de l'ancienne fabrique et une grande cour²².

Avant d'en venir à l'aménagement spatial de ce projet, un mot est nécessaire à propos de son fonctionnement. Il ne comporte pas de programme, mais l'accompagnement est particularisé

¹⁸ Pour une vue plus fouillée de ce problème dans le contexte de la psychiatrie belge et de la réponse de la Villa Voortman, voir Stoop, Nerissa. 2012. “Van Het Bed Naar de Samenleving. Een Literatuurstudie Naar Hoe Zorgmijders Toch Een Plek Kunnen Verkrijgen in Onze Reguliere Samenleving”. Masterproef Faculteit Psychologie en Pedagogische wetenschappen, Gand: Universiteit Gent.

Disponible à l'adresse http://lib.ugent.be/fulltxt/RUG01/001/894/148/RUG01-001894148_2012_0001_AC.pdf. Consulté le 14/06/2016.

¹⁹ Pour le FOC, Federale Overheidsdienst (Service Public Fédéral).

²⁰ La demande est soumise au bourgmestre de Gand.

²¹ L'édifice est classé en tant que bâtiment industriel avec un manoir adjacent de style empire. L'inventaire du patrimoine ne précise pas pour quel type de production la manufacture fut conçue. Voir AGENTSCHAP ONROEREND ERFGOED 2016: *Bedrijfsgebouw en herenhuis Voortman*. In *Inventaris Onroerend Erfgoed*. Opgehaald van <https://id.erfgoed.net/erfgoedobjecten/19963> op 14-06-2016 14:45.

²² Dans l'éventualité de devoir déménager, Dirk et Johan estimèrent la superficie d'ensemble, nécessaire d'après leur expérience dans la Villa, à 750-1000m².

– « *quel est le problème que tu voudrais régler ? Et comment va-t-on faire pour changer ça ?* ». Il n'y a pas non plus de diagnostics médicaux, trop souvent formulés en termes de déficit, mais le travail se fait avec les « *puissances, potentiels ou possibilités* » des visiteurs – « *quand tu pars d'ici, qu'est-ce que tu as gagné ?*²³ ». Ce travail est mené sans qu'il n'y ait d'équipe, sans qu'il n'y ait de « nous » et de « ils », de soignants et de soignés, ni de réunions privées qu'il faudrait ne pas déranger. Alors comment fonctionne-t-il ? Le premier but, disent nos interlocuteurs, c'est de socialiser, d'appivoiser, de créer des liens. Ce qui est important, c'est avant tout de pouvoir choisir où aller, boire du café, fumer des cigarettes ou prendre un repas. Après ça, il n'y a aucune obligation de parler, de se confier, mais la confiance doit se gagner petit à petit. Et cela peut prendre du temps. Cette temporalité indéfinie rend ce dispositif vulnérable face à une exigence énoncée en termes de résultats rapides, nombre de réhabilitations réussies à l'appui – qu'elle soit exigée par les autorités publiques ou hospitalières. Donc le changement se fait lentement, dans la rencontre, par le simple fait d'être présent dans cet entourage-là, d'y prendre part d'abord dans des moments quotidiens, puis lors des réunions communautaires hebdomadaires. L'aide n'est pas réalisée uniquement par la recherche de solutions concrètes, mais aussi, et surtout, par le fait de prendre soin l'un de l'autre, ce qui devient progressivement partagé parmi les individus. Par les visiteurs qui deviennent hôtes. Ceci était perceptible, lors de notre visite, dans l'aisance avec laquelle les hôtes parlaient de leurs difficultés, de leurs parcours, et les réponses des autres envers celles-ci. Et « *c'est entré dans l'esprit du groupe* », insistent-ils. « *Et c'est ça qui marche, qui est très fort* ».

En bref, la Villa Voortman ne peut pas fonctionner sur base d'une pratique psychiatrique professionnalisée, que ses visiteurs connaissent déjà trop bien. Ses protagonistes puisent dans un autre héritage, celui des communautés thérapeutiques, non pas seulement par souci politique et éthique, mais parce que « *c'est ça qui marche* ». Travailler avec cet héritage-là est avant tout une nécessité. Quels changements en découlent dans l'espace de leur exercice ?

Un lieu en devenir

Parmi les créations dispersées dans l'atelier, on trouve une maquette où sont modélisés les espaces de vie de la Villa [fig. 4]. On y reconnaît des fresques du salon ou encore de la salle à manger [figs. 5, 6]. Dans la pièce réelle, le thème de la fresque – des oiseaux – semble avoir déteint sur le choix des objets posés ici et là [figs. 7, 8, 9]. Lorsque j'interroge Dirk et Johan sur cet aménagement, ils me racontent ce projet collectif, encadré par une artiste bénévole. Après avoir trouvé un poster dans la cave, l'idée a « pris » en réunion communautaire de le tapisser et de l'étendre à une fresque, parce que le lieu se situe sur la « Vogelenzang » (chant d'oiseaux), parce que les hôtes le décrivaient comme un « nid libre » (« vrijnest »), un lieu de rencontre où les esprits sont

²³ Entretien du 04/09/14.

couvés (« broedende »)²⁴. Ce support mutuel « *entré dans l'esprit du groupe* » prend sens dans l'aménagement esthétique du lieu.

Ainsi l'endroit est marqué par plusieurs projets d'aménagements qui n'ont pas tous été réalisés à la même période ni de la même manière. C'est un « work-in-progress », suivant les idées qui émergent le plus souvent lors des réunions communautaires. Si une proposition y trouve des réponses, alors le projet est mis sur pieds. « *Mais c'est aussi quelque chose de plus organique* », précisent-ils, « *c'est comme à la maison. Lorsqu'on trouve un objet qu'on aime bien et qu'on le ramène chez soi, on le place quelque part... Et puis c'est comme ça que ça existe. Ici, c'est pareil.*²⁵ ».

Le lieu devient ce qu'il est par ce qu'ils nomment une « croissance organique » (« organische groei »). « *On était quelques-uns et puis de plus en plus. On fait un espace ici, et puis un autre là. Par exemple, il y a le studio pour la musique. Et puis un artiste s'est installé dans l'atelier au fond de la cour, en résidence. (...) Lui ne cherche pas à faire un atelier avec qui que ce soit, mais par contre les personnes viennent, "hanging around" [être dans les parages] et il les rencontre de cette façon. (...) Et ça change en continu. Il n'y a pas de plan*²⁶ ». Ce mouvement va en croissant ; après quelques années d'existence, la Villa compte une centaine de visiteurs, dont à peu près la moitié emplissent les différents endroits du lieu au quotidien. Et ce mouvement va aussi en s'incorporant : les présences de ces hôtes se marquent par des touches matérielles qu'ils y inscrivent.

²⁴ En français, le terme « couvrir » évoque le fait de mater, de dorloter, de chérir ; ce sens paraissait moins présent dans l'approche de la Villa Voortman ; « couvrir » désignait plutôt un lent mûrissement. La description exacte des hôtes était formulée comme suit « *Villa voortman is één vrijplaats voor broedende geesten en één ontmoetinghuis voor gelijkgestemde zielen.* » Je traduis : « La Villa Voortman est un sanctuaire/refuge pour des esprits couvés et une maison de rencontre pour des âmes semblables ». Cette description met en évidence à la fois la volonté d'horizontalité dans le groupe, et l'aspect de soutien partagé les uns avec les autres sans qu'il n'y ait de mainmise de la part des thérapeutes.

²⁵ Entretien du 04/12/14.

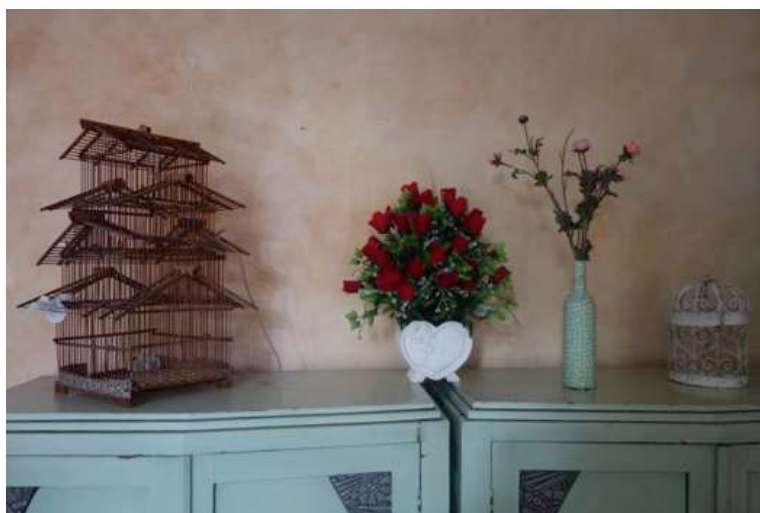
²⁶ Entretien du 04/09/14. Les choix d'aménagement ne peuvent pas venir du dessus, mais ne peuvent pas non plus être réalisés sans aucun soutien. Si les idées émergent dans le groupe, les besoins matériels font l'objet d'une demande financière aux supérieurs de l'hôpital auquel la Villa est affiliée.



[Fig. 4] La maquette dans l'atelier



[Fig. 5, 6] Les deux fresques



[Figures 7, 8, 9] Quelques reprises thématiques du « vrijnest »

Bien qu'elle soit plus grande, la Villa possède les mêmes traits principaux que d'autres centres institutionnalisés. Elle est implantée dans la ville, accessible par les transports publics, dans un quartier où l'on trouve des commodités telles que de petites épiceries, une laverie, etc. Des espaces de vie sont combinés avec des ateliers et des pièces de repos. Un trait important – aussi constaté ailleurs – est l'existence de recoins, l'aspect compartimenté des espaces dans lesquels les visiteurs se sentent moins menacés, plus à l'aise que dans des surfaces ouvertes.

Mais ce qui frappe le plus, ce qui démarque la Villa d'autres centres, c'est son style singulier, qui n'est pas uniquement dû à son architecture. L'appropriation y est beaucoup plus marquée. Les différents aménagements des espaces témoignent de l'intensité avec laquelle ses occupants s'en emparent. Au vu de cet investissement, peut-être peut-on reprendre ici les termes de « puissance, potentialité et possibilités » par lesquels nous ont été présentés les visiteurs et hôtes. Non pas uniquement celles qui pourraient résoudre leurs propres problèmes, mais aussi celles qui produisent les qualités spécifiques de ce lieu, qui à leur tour les génèrent.

Composer une autre musique institutionnelle ?

Dans ces deux histoires, les lieux ont été aménagés *pour* une certaine vie collective, c'est-à-dire pour accueillir avant tout le partage d'actions quotidiennes. Ces deux dispositifs sont héritiers des communautés thérapeutiques, dont le trait principal est la volonté d'une horizontalité, entre patients et soignants tout comme au sein de l'équipe. La différence entre les deux tient à leur degré d'intégration institutionnelle. Le centre pour adolescents appartient à une institution ayant cinquante années d'existence, au cours desquelles l'approche communautaire a composé avec un monde plus professionnalisé et médicalisé. La Villa Voortman quant à elle vient d'être créée en raison de la rigidité de l'institution, et retisse des fils par le biais du dispositif communautaire. Afin que les visiteurs de la Villa puissent effectivement être aidés, ce projet ne peut compromettre cet héritage du soin communautaire. Et il le prolonge.

Or je voudrais mettre en évidence une même ligne transversale, qui se retrouve dans ces deux histoires. À chaque fois, ces dispositifs invitent à des rencontres intersubjectives qui deviennent porteuses de transformations du lieu *par* cette vie collective. Dans les deux histoires, ce ne sont au départ que des petits attachements, par un apprivoisement au quotidien, qui insufflent ensuite des réaménagements du lieu. L'histoire de la Villa Voortman n'est pas celle d'une légère érosion. On pourrait plutôt la voir comme un bout de roche en train d'être sculpté. Les échelles sont différentes ; l'appropriation prend beaucoup plus d'ampleur lorsque le dispositif doit se réinventer aux marges de l'institution. Mais les modifications apportées au centre pour adolescents comptent tout autant que celles de la Villa Voortman. La question n'est pas, selon moi, de se placer dans ou hors du cadre disciplinaire ni de mesurer des échelles de transformation.

La question touche plutôt à la reconnaissance de la trajectoire possible d'un espace physique et matériel, tenant compte de ce que désigne le motif des « vagues » : de l'épaississement d'une cohésion de groupe tout autant que les petites altérations sensibles qui la façonnent, et de leur empreinte matérielle dans l'espace. Permettre à ces toutes petites choses de prendre de l'importance est une question politique, parce qu'une telle trajectoire est nourrie de *ce qui se met à compter* pour les individus en co-présence dans l'institution. Dès lors, un espace de soin n'est pas un résultat définitif. Il est toujours à reprendre au cours du temps et de l'expérience, de ces vagues. Il ne peut être figé dans un décor dit thérapeutique.

Bibliographie

- Clark, D.H. "The Therapeutic Community." *The British Journal of Psychiatry* 131 (1977): p. 553–64.
- Fussinger, Catherine. "Éléments pour une histoire de la communauté thérapeutique dans la psychiatrie occidentale de la seconde moitié du 20^e siècle." *Gesnerus* 67, no. 2 (2010): p.217–40.
- Guattari, Félix, *De Léros à La Borde*. Nouvelles Éditions Lignes, 2012 (1989-90).
- Woolf, Virginia. "Les Vagues" dans *Romans et Nouvelles*, Paris : Le livre de poche (1931, éd. 2010).
- Helmreich, Stefan. 2014. "Waves. An Anthropology of Scientific Things. Transcript of the Lewis Henry Morgan Lecture Given on October 22, 2014." *HAU: Journal of Ethnographic Theory* 4 (3): 265–89.

Autres sources

Centre de jour pour adolescents :

Entretiens menés avec sept soignants (juin et octobre 2013) et onze jeunes (octobre 2013).
Procès-verbaux des réunions communautaires du 10/05/2011, 17/05/2011, 26/07/2011, 13/09/2011, 20/09/2011, 19/03/13.

Villa Voortman :

Visites-entretiens avec Dirk Bryssinck et Johan Vanderstraeten du 04/09/14, 16/09/14 et du 04/12/14.

Stoop, Nerissa. 2012. "Van Het Bed Naar de Samenleving. Een Literatuurstudie Naar Hoe Zorgmijders Toch Een Plek Kunnen Verkrijgen in Onze Reguliere Samenleving".

Masterproef Faculteit Psychologie en Pedagogische wetenschappen, Gand: Universiteit Gent. Disponible à l'adresse http://lib.ugent.be/fulltxt/RUG01/001/894/148/RUG01-001894148_2012_0001_AC.pdf. Consulté le 14/06/2016.

AGENTSCHAP ONROEREND ERFGOED 2016: *Bedrijfsgebouw en herenhuis Voortman*.

In *Inventaris Onroerend Erfgoed*. Opgehaald van

<https://id.erfgoed.net/erfgoedobjecten/19963> op 14-06-2016 14:45.

Toutes les images sont de l'auteure.